

Atina.

Arkeoloji Toplantısı
Münasebetile

10 Eylül 1947.

Τῷ εἰς τὴν Διεθνή τῶν Ἀδελφῶν
Μορσιῶν Κωνσταντινουπόλεως
Ν. Αἰξί Οἰαν
εἰς ἀνάμνησιν τοῦ ἑορτασμοῦ
Πρόστυξ

LE CENTENAIRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
D'ARCHÉOLOGIE A ATHÈNES

En Septembre 1947, l'École française d'archéologie à Athènes va célébrer le centième anniversaire de sa fondation. La naissance de cette grande institution fut décidée par une ordonnance du 11 septembre 1846.

Neuf ans auparavant, quelques savants et patriotes hellènes, rassemblés dans le Parthénon, le 7 Janvier 1837, avaient fondé la Société archéologique d'Athènes qui fut ensuite le centre national des études archéologiques en Grèce et a, depuis, rendu les plus grands services à la conservation, la découverte et l'étude des restes de la culture hellénique.

L'élan vers la connaissance scientifique du passé sur le sol même du monde classique était déjà inauguré par la fondation de l'Institut international de correspondance archéologique à Rome en 1829, où la France était représentée par deux grands savants, le Duc d'Albert de Luynes et le Duc de Blacas.

Ce fut la grande période de la renaissance des études archéologiques en Europe pendant la première moitié du 19^{me} siècle lorsque l'archéologie, après une longue lutte, s'assura enfin la place d'une science indépendante et se suffisant à elle-même pour réaliser le rêve du savant chirurgien et archéologue du 17^{me} siècle, Jacques Spon, de Lyon qui fut le devancier de J.J. Winckelmann en ce qui concerne la conception de l'archéologie comme une science propre, libérée de la servitude philologique.

C'est dans cette association de faits que naquit en 1846 l'École française d'Athènes. Elle ne fut pourtant pas, dès les débuts, ce qu'elle devint ensuite et est aujourd'hui.

La première formation fut plutôt influencée par la fondation de Colbert: l'Académie de France à Rome, et c'est à ce modèle que visait l'architecte Jacques-Guillaume Legrand lorsqu'il recommandait la création à Athènes d'une Académie ou École d'artistes antiquaires, en un temps, notamment, où les Turcs étaient encore à Athènes. Le projet

d'une Académie universelle des Beaux-Arts de Legrand contient vraiment des détails qui témoignent d'une originalité de pensée et d'une conception prophétique; car, bien qu'il ne soit pas daté, le projet de Legrand, comme l'a justement remarqué M. Radet dans son excellente Histoire de l'École française, est un précurseur de l'organisation de l'Institut archéologique allemand dans sa forme ultérieure avec sa direction centrale à Berlin et ses deux secrétariats de Rome et d'Athènes auxquels fut ensuite ajouté le secrétariat du Caire. Il est juste de rendre hommage à la mémoire de Legrand pour sa grandiose conception dont les détails sont surprenants non seulement par la vaste et profonde connaissance des exigences de notre science, mais aussi bien par la précision de leur définition. Il est dommage que ce projet soit resté inconnu, même des Français, car il ne fut publié qu'en 1896 par Ph. E. Legrand, le savant investigateur du grec médiéval et moderne.

Les fondateurs de l'École d'Athènes sont donc parvenus à leur décision de leur propre initiative sans avoir la moindre notion du plan. S'ils ont eu sous leurs yeux la Villa Médicis, c'est une simple coïncidence, très naturelle d'ailleurs à cause de la place éminente qu'occupait l'Académie de Rome dans un milieu archéologique qui formait le pendant classique d'Athènes.

N'oublions pas qu'à côté de ces réflexions, basées sur la renaissance de l'idéal classique en France, un autre puissant facteur fut la renaissance néohellénique, fondée sur l'heureuse issue de la longue lutte hellénique pour l'indépendance du pays.

L'appui que la France avait apporté à la cause des Grecs lui accordait le plein droit de s'intéresser au développement futur de ce berceau de la civilisation humaine. Le résumé de ces sentiments se trouve dans un émouvant passage du Professeur Egger qui écrivait en Mars 1846 et souhaitait « que l'esprit français retournât en quelque sorte vers l'Orient, sa première origine, pour y ranimer le génie d'une nation illustre qui nous a préparés à devenir ce que nous sommes ». Belles et hautes paroles dont le sens profond échappe souvent aux gens qui ne devraient jamais les oublier!

C'est ainsi que la révolution grecque et la révolution romantique, comme l'a très bien observé Théophile Homolle, ont engendré l'idée de l'École française en Grèce.

L'éminent savant français Joseph Daniel Guignaut fut le père de l'école et, par sa persévérante protection durant une vingtaine d'années, lui assura une existence solide et inébranlable.

Le Ministre M. Narcisse-Achille de Salvandy, lui aussi un romantique

croisant et conscient de ce que la France avec les autres nations devait à la civilisation grecque, provoqua l'ordonnance du 11 Septembre 1846 pour reporter les études classiques « à leur source la plus pure et au berceau même de la plus haute civilisation de notre Occident ».

Quelle belle époque que celle-là où ces nobles paroles n'étaient pas de simples ornements d'une rhétorique creuse, mais le fruit succulent de la « calocagathie » hellénique, qui, en son temps, fut la plus belle fleur de la pensée humaine. Les sciences pratiques et utilitaires ne sont pas capables d'exalter l'esprit et de le rendre fécond. C'est à la culture idéaliste qu'est réservé le rôle de nourrir l'intelligence et de la rendre créatrice.

Ainsi se transplanta sur le sol attique une partie de la France, la doyenne des institutions scientifiques étrangères en Grèce. Si cependant les milieux inspirés de Paris avaient suffi à la créer, rien n'aurait pu lui assurer le progrès et la consolidation, si elle n'avait trouvé à Athènes deux grands et généreux protecteurs, inspirés, eux aussi, des plus nobles idées d'une haute civilisation et d'un véritable désir de collaboration gréco-française. Ce furent Jean Kolettis, le premier ministre grec, et le Ministre de France à Athènes, M. Théobald Piscatory, vaillant combattant dans les rangs des philhellènes lors de la guerre de l'indépendance. Pénétrés tous les deux de l'esprit d'une collaboration pleine d'enthousiasme, ils étaient destinés à cette tâche qui demandait une conviction éclairée et une foi inébranlable et patiente.

C'est sous ces auspices très favorables que l'École française fut installée à Athènes dans la Maison Ghennadios, l'École Ionienne actuelle de la rue Acadimias-Roosevelt.

Si l'on jette un coup d'oeil sur les anciennes photographies de l'emplacement où la maison Ghennadios figure comme une forteresse parmi les maisonnettes qui l'entourent et les terrains vides un peu plus loin, on se rend compte de l'énorme changement qu'a subi la ville d'Athènes en cet endroit aussi.

Piscatory triompha du succès de son projet. Kolettis ne fut pas moins heureux de cette réalisation qui était aussi son ambition et qu'il avait lui aussi préparée avec le ministre français. Sainte-Beuve s'attribue l'idée première de la création de l'École dès l'année 1841, au temps où il lisait du grec avec Pantasidès, l'épirote et ami de Korais (ou Corai ou-y selon la transcription adoptée par les Français à la suite de Korais lui-même). Or un article du journal d'Athènes *L'Ami du Peuple*, en date du 11 décembre 1847 (reproduit en France dans le *Journal de l'Instruction Publique* 1848) nous apprend que Korais, le grand philologue hellène, avait exprimé le vœu de voir un institut français à Athènes.

nes pour l'étude du grec moderne. Mais Sainte-Beuve alla plus loin et ne se contenta pas de l'étude du grec moderne. Il est possible que l'idée de Korais lui ait servi de point de départ, mais sa vaste érudition et sa pénétrante intelligence donnèrent à l'idée de l'école la forme de sa vraie mission scientifique et très largement archéologique, embrassant toute la civilisation hellénique.

En 1841 se trouvent à Paris Kolettis, comme ministre résident grec, Piscatory non ministre encore, mais fervent philhellène, le grand Eynard, Sainte-Beuve et quelques autres personnes, qui se réunissent pour s'entretenir de ce projet.

Les entretiens se déplacent en partie à Athènes en 1843, lorsque Piscatory devient ministre de France en Grèce et Kolettis y rentre de Paris pour devenir bientôt ministre président.

Dans la maison du docteur Kozakis-Typaldos et en sa compagnie, Piscatory et Kolettis continuent leurs débats sur la fondation de l'École, et ils ne cessent leurs nobles efforts que lorsqu'enfin leur vœu se réalise. La Grèce et la France leur doivent une profonde reconnaissance pour avoir accompli une œuvre de haute culture et d'immense utilité scientifique, qui fit connaître au monde une part essentielle de la grande civilisation hellénique. Guignaut et de Salvandy ne seraient arrivés, peut-être, que plus tard à leur but sans le concours précieux de Kolettis et de l'incalculable Piscatory qui ont su surmonter tous les obstacles et dissiper toute opposition où se mêlaient la rivalité d'autres puissances et les soupçons de quelques partis qui, à peine libérés d'un joug étranger, étaient scrupuleusement jaloux de leur indépendance, acquise au prix de tant de sacrifices.

Enfin, le 11 Septembre 1846, le roi Louis-Philippe signa, au palais de Neuilly, l'ordonnance de la fondation qui se composait de neuf articles. Le premier article définit la mission de l'École en ces termes: « Il est institué une École française de perfectionnement pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques à Athènes. Cette École se compose d'élèves de l'École normale supérieure reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire ou de philosophie. Elle est placée sous la direction d'un professeur de Faculté ou d'un membre de l'Institut nommé par nous ».

Notons, en passant, qu'en Mars 1846, un inspecteur général de l'instruction publique, le savant helléniste Charles Alexandre, dont le précieux dictionnaire grec apporte encore, de nos jours, un grand secours à ceux qui étudient le grec ancien, fut chargé d'une mission d'études et d'enquête sur l'union des forces de l'Église et de l'État français

dans l'instruction primaire et secondaire en Grèce et au Levant, où les missions religieuses avaient fondé des écoles pour propager la langue et l'instruction françaises. La visite d'un gymnase à Athènes où M. Alexandre entendit, pour la première fois, le grec ancien avec la prononciation grecque moderne, engendra en lui, malgré l'influence de son habitude érasmiennne, l'idée que la future École française devait avoir pour objet essentiel d'apprendre à parler le grec moderne. Dans une lettre de Smyrne, le 27 mai 1846, Charles Alexandre écrivait qu'« une réforme de la prononciation érasmiennne ferait époque dans l'histoire de la philologie ». L'idée fascina M. de Salvandy qui, le 10 Juin 1846, déclara que le but du Grand-Maître de l'université, Ministre de l'instruction publique serait, pour l'avenir, de « faire professer le grec moderne dans les collèges royaux de France » et « pour le moment, de fonder à Athènes un établissement où les meilleurs élèves de l'École normale iraient apprendre à parler la langue des Hellènes. La réciprocité serait offerte au gouvernement du roi Othon ». C'était aussi l'ancienne idée de Korais. Rappelons que l'introduction de la prononciation néogrecque dans l'enseignement secondaire allemand fut l'objet d'une campagne d'Alexandre Rangabé et de son fils Cléon Rangabé, tous les deux ministres de Grèce à Berlin sous les Empereurs Guillaume I, Frédéric et Guillaume II. La tentative échoua à la suite d'une polémique de la part des linguistes, attachés à la prononciation érasmiennne et répudiant les principes de Reuchlin, et, avouons-le, à cause des difficultés qu'entraînerait chez les étrangers le changement dans l'enseignement du grec ancien du point de vue orthographique. Si, cependant, les jeunes apprentis en grec ancien voulaient jamais se libérer de la prononciation érasmiennne et se donner la peine de s'approprier la prononciation néohellénique et lire le grec moderne qui forme la suite de la langue classique et en conserve pour la plus grande part l'esprit, le gain serait d'une portée considérable. On n'a qu'à se reporter aux archéologues épigraphistes, qui possèdent le grec moderne, pour en apprécier l'utilité. Sur ce point ni Korais, ni Charles Alexandre ne se trompaient, seulement leur point de vue sur la mission de l'École française d'Athènes fut trop restreint, tandis que les vues de Sainte-Beuve et de ses partisans ouvraient le champ aux plus grandes ambitions scientifiques.

Le Ministre de Salvandy préféra commencer par une formule plutôt circonscrite, pour tâter le terrain.

Ainsi doit-on qualifier la première période de l'École française comme celle d'une institution qui servirait au perfectionnement du personnel destiné à l'enseignement secondaire.

Malgré cette restriction, la fondation de l'École, réalisée après les longues discussions qui la précédèrent, fut un événement dans les études classiques et son évolution ultérieure prouva que ce fut l'un des actes les plus importants du règne de Louis Philippe.

Cette première période dura jusqu'à 1850; on l'appelle l'époque héroïque. Elle a préparé l'âge classique et la floraison qui vint ensuite et dure encore.

Le premier directeur M. Amédée Daveluy « régna » à l'École de 1846-1867. Pour donner à sa mission plus d'éclat, on l'a promu officier de la Légion d'honneur et nommé haut titulaire de l'Université, tandis que sa fonction prenait rang à la suite des recteurs. En 1857, le directeur fut inspecteur général hors cadre de l'enseignement secondaire, et, en 1862, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur. Ce sont là des marques d'estime non seulement pour la personne de Daveluy, mais aussi pour l'institution qu'il administrait avec habileté et dévouement, et que le gouvernement français voyait, avec satisfaction, s'élever au rang des institutions de recherche scientifique.

L'allocation qu'adressa de Salvandy aux premiers athéniens en présence de Daveluy est très caractéristique de la confiance que le gouvernement mettait en ce dernier :

« Messieurs », disait-il, « je n'ai pas voulu vous imposer de règlement : je vous place sous un gouvernement absolu. C'est fort mal, sans doute, pour un ministre constitutionnel; mais j'ai toute confiance dans l'homme que je vous ai donné pour chef. Sa volonté sera votre loi. Je suis sûr que vous ne me demanderez pas d'autre charte ». C'était une sorte de *pater familias* dont on revêtait le père de l'École dans les premiers pas de celle-ci, et on doit avouer que le *pater familias* français ne s'en servit qu'au profit de l'École.

Comme il arrive à propos de toute création nouvelle, les avis se partagèrent au sujet de la fondation de l'École d'Athènes. Elle eut en France autant de partisans enthousiastes que d'ennemis acharnés. C'est extrêmement amusant de lire aujourd'hui, au moment d'un centenaire glorieux, les tirades d'attaques que M. Radet a si soigneusement réunies, dans son histoire. En Grèce s'élevèrent aussi des doutes et des soupçons sur la vraie mission de l'École, qu'on n'hésitait pas à formuler dans les journaux athéniens en termes entièrement hostiles, inspirés par l'esprit méfiant des Grecs et par les insinuations des propagandes étrangères qui voyaient en cette institution un accroissement de la force morale française. Après cette confusion du premier moment où se mêlaient des motifs mal dissimulés de rivalité et des soupçons peu justifiés, le bon sens

et la sagesse ont prévalu, et le temps a prouvé que la conception de cette école ne tendait à nuire à personne et qu'au contraire, elle était destinée à accomplir une oeuvre de vraie civilisation.

Mais si ce rôle ne prit pas sa forme complète dès le commencement, la cause s'en trouve dans la conception étroite et peu scientifique du décret de fondation. L'expérience des premières années d'enthousiasme et de lyrisme mena à la réforme de 1850 qui donna à l'École son vrai caractère d'institution académique avec l'ambition de la recherche scientifique dans le domaine de l'antiquité classique. Ce but, restreint par les faits au premier abord, fut élargi par le temps et le labeur de ses pionniers, et a atteint la hauteur enviable d'une université archéologique. L'ordonnance de 1850 ne considère plus l'École comme une station de « perfectionnement » pour l'enseignement secondaire, mais comme un institut de recherche archéologique qui prépare les forces de l'enseignement supérieur. Le contrôle de ses travaux n'incombe plus au ministère seul, mais, en première instance, à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres qui exerce la tutelle compétente et naturelle sur cette institution.

Ce fut un pas héroïque qui, en soumettant l'École au contrôle d'un corps scientifique la débarassa des entraves politiques et incompetentes de l'organisme administratif. On ne peut pas prétendre sans doute, que la perfection fut obtenue d'un seul coup de baguette, mais il est sûr que le chemin qui y mènerait était frayé.

Qu'on me permette de citer ici les excellents conseils que Raoul-Rochette adressait aux « Athéniens » en 1850, parce que les pensées de l'illustre archéologue gardent leur importance jusqu'aujourd'hui :

« L'étude de l'Antiquité, écrivait-il dans le Journal des Savants, repose à la fois sur l'observation la plus attentive des monuments et sur l'intelligence la plus exacte des textes; tout ce que l'on cherche à joindre à ces deux éléments de travail, et que l'on puise dans un fond d'idées métaphysiques, de considérations morales, la plupart du temps étrangères à l'esprit des anciens, ne peut guère servir qu'à donner à cette étude une tendance systématique et une direction fautive, que je verrais avec beaucoup de peine, je l'avoue, s'établir dans notre École d'Athènes. Des faits bien étudiés, des textes bien compris, des monuments bien observés, voilà ce que l'on doit demander aux membres de cette École, plutôt que d'ingénieuses pages où l'imagination se joue dans les vapeurs de l'esthétique ». Que les aspirants d'archéologie de tous les temps se familiarisent avec ces bonnes maximes, qui, pour un bon archéologue, constituent des commandements de fond.

Les conséquences de cette grande réforme de 1850 ne se sont fait sentir

que lentement, mais, sans cette transformation en une institution purement scientifique, l'école serait restée consignée dans un rôle de lyrisme et d'enchantement sans aucune valeur profonde pour l'exploration et l'étude au profit de la science française et même au-delà, de la science internationale.

La direction de Daveluy dura jusqu'en 1867, date à laquelle la mort l'enleva à ses fonctions de longue durée et mit fin à son mishellénisme qui jette une ombre fâcheuse sur son oeuvre en Grèce.

Il est toujours à regretter que quelques-uns des étrangers provenant de milieux où la vie, par suite d'un très long développement matériel et moral, est plus coordonnée, méconnaissent les conditions helléniques et, entraînés par des préjugés, comprennent mal le fond de l'âme du peuple, qui est parfaitement digne de leur estime et, parfois, de leur admiration. C'est d'une telle méconnaissance que fut victime, sans doute, le premier directeur de l'École française.

Ensuite les directions, plus ou moins courtes se succédèrent; depuis la deuxième celle d'Emile Burnouf (1867 - 1875), les directeurs sont choisis parmi les anciens élèves de l'École et comprennent mieux sa mission. Mais c'est la troisième direction, celle d'Albert Dumont (1875-1878), qui marqua la plus profonde et la plus adéquate évolution de l'École et fut, à juste titre, qualifiée de « grand triennat ».

Albert Dumont, un homme parfait et un organisateur rare en même temps qu'un illustre savant, sut donner à cette grande institution, en trois ans, la forme et l'essence de sa vraie mission.

Jusqu'à son arrivée à Athènes, l'École était une école de perfectionnement ou d'application, qui avait servi la science, mais sans mettre ce but en première ligne. Dumont pensa qu'il fallait travailler d'abord au progrès de la science. Le perfectionnement individuel des membres en résulterait forcément, car c'est le travail scientifique qui forme les intelligences et non l'apprentissage passif.

Rappelons qu'en 1873 avait été fondé à Athènes l'Institut allemand, et qu'en 1874 celui-ci ouvrait ses séances publiques d'abord mensuelles, ensuite bi-mensuelles, pour communiquer à son auditoire les découvertes archéologiques récentes et les recherches de ses membres. On considéra alors la fondation de l'Institut allemand comme une menace et une diminution pour l'École française qui, jusqu'à ce moment, était la seule institution archéologique à Athènes et, en quelque sorte, monopolisait le mouvement archéologique étranger en Grèce.

Cette rivalité aida Dumont à donner à l'École française un nouvel élan sans copier le modèle allemand. Après de longues discussions et des

rapports soumis au ministère et à l'Académie, il parvint à vaincre les obstacles et fonda, dans l'École, un Institut de correspondance hellénique, un périodique qui comprendrait les travaux de l'École, jusque là dispersés dans les divers journaux ou autres publications de la France, et, enfin, il obtint la fondation de la « Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome ». Celui qui examine aujourd'hui l'histoire de l'École française après cent ans, glorieusement écoulés, ne peut qu'admirer la perspicacité et l'esprit profond d'Albert Dumont; il fut le vrai fondateur et, pour ainsi dire, l'hiérophante de l'École, qui, par sa sagesse, sa prudence et sa circonspection insistante, sut, seul, révéler les « hiéro » de la recherche archéologique aux jeunes, et aux vieux initiés de l'École et en traça, définitivement, le cours pour toujours. Sa mémoire doit rester sacrée pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'École française et savent en tirer profit. « Une merveille de méthode et un chef-d'oeuvre de bonté, tel fut le triennat » dit M. Georges Radet dans son histoire. La multiplicité des travaux et des spécialités des membres témoignent de l'influence créatrice de l'éminent directeur et faiseur d'archéologues. La France et la science archéologique internationale lui doivent beaucoup.

Albert Dumont ayant dû rentrer en France en 1878, Paul Foucart, le robuste épigraphiste, lui succéda et garda la direction jusqu'en 1890. Son programme fut que « les études archéologiques et épigraphiques doivent conduire à une connaissance plus profonde et plus exacte, à une intelligence plus vive de l'Antiquité classique ».

M. Foucart fut d'un caractère plutôt réaliste qu'idéaliste, plutôt sec qu'exhubérant. Il fut l'incarnation de l'esprit précis de sa spécialité et donna une poussée inestimable aux études épigraphiques, dont résulta la formation d'une série d'épigraphistes qui fit honneur à la France et il créa ainsi la tradition épigraphique de l'École pour toujours. On lui doit également d'avoir gagné et confirmé à l'École la grande fouille de Delphes qui est l'un des titres les plus illustres de la science française.

A ce temps-là, l'École siégeait dans la belle Maison Lemnienne, où elle était transportée depuis 1856. La maison Lemnienne n'est autre que l'hôtel actuel de la Grande Bretagne, construit sur le plan de l'architecte Hansen. Le magnifique immeuble qui devint ensuite le domicile permanent de l'École française, rue Didot 6, fut construit entre 1872 et 74. Mais ni la magnificence de la maison Lemnienne ni celle du nouveau palais de l'École ne surent contraindre M. Foucart à développer le « commerce » public de l'École et à renforcer les séances publiques. Il les a, au contraire, supprimées. Il préférait plutôt le travail à huis-clos

et la discussion exclusivement entre spécialistes. On ne peut pas dire, au juste, qu'il a eu tort, vu le caractère trop mondain que, parfois, prennent ces manifestations publiques. Mais il ne faut pas d'autre part perdre de vue que le contact des institutions scientifiques avec le public ne doit pas être totalement aboli. Quoi qu'il en soit, M. Paul Foucart fut un grand promoteur de l'oeuvre de l'École.

Après la nomination de M. Foucart au poste illustre du Collège de France en 1891, la direction de l'École fut confiée à une personnalité qui n'était pas du même esprit que son prédécesseur, M. Théophile Homolle.

Le nouveau directeur reprit la tradition d'Albert Dumont et revint complètement à son organisation. Homolle était un archéologue qui s'intéressait à toutes les branches de sa science et, en même temps, un homme qui ressentait la nécessité d'un rayonnement plus vaste de l'École dans les milieux cultivés du pays d'adoption. Il remit en activité l'institut de correspondance hellénique et ressuscita les séances publiques. Il multiplia les chantiers de recherches dont le nombre élevé a parfois, empêché la poursuite systématique et patiente des travaux et leur prompt publication. Mais sur ce point il n'est pas le seul qui ait pêché dans le domaine de la science internationale. L'avidité du nouveau, qui est le ressort de tant de belles découvertes archéologiques, si elle touche à l'excès, amène toujours à l'hypertrophie et à la paralysie de l'organisme. Que les jeunes archéologues de tout pays s'en gardent!

Mais l'École doit à Théophile Homolle une grande victoire, celle de l'élargissement du recrutement des membres en dehors de l'École Normale. Sans exclure celle-ci, il a étendu le choix des candidats à la Sorbonne et aux universités de province. Les résultats ont complètement justifié son avis. Aussi eut-il une heureuse initiative d'attacher à l'École un architecte « qui deviendrait avec le temps un érudit, et qui mettrait en valeur tous les monuments » que l'École viendrait à découvrir. Ce fut une idée lumineuse avec des résultats brillants. Qu'on se rappelle que la collaboration des archéologues avec les architectes a produit une suite de beaux livres sur divers sites de la civilisation hellénique tels qu'Epidaure, Didymes, Sélinonte, Olympie etc., qui par l'étude archéologique des restes et par leurs restaurations architecturales, malgré les imperfections, inévitables, souvent, dans les détails, ont énormément contribué à ressusciter l'aspect original de maints groupements de monuments classiques et à gagner l'intérêt du monde cultivé en même temps qu'ils fournissaient aux architectes l'occasion d'approfondir leur art et de révé-

ler à leurs collègues la vie des formes admirables du génie grec. La plasticité du dessin, qui constitue une qualité française par excellence, a produit des effets qui donnent le plus grand charme à ces restaurations pittoresques, témoignages inaltérables d'un sens inné pour le beau, mais qui montrent, également, l'immense influence de l'École française d'Athènes.

La direction de Théophile Homolle se signala, en outre, par la réalisation définitive de la section étrangère annexée à l'École. Ce fut une idée de de Salvandy en 1847, reprise en 1880 par A. Dumont, dans un rapport à Jules Ferry, et réalisée enfin grâce aux efforts insistants de Théophile Homolle. Les pays qui ne possédaient pas en Grèce une institution archéologique officielle recevaient par la création de la Section étrangère une facilité excellente pour former leurs archéologues.

La direction de Théophile Homolle fut d'une longue durée et fort utile à l'École par sa multiplicité d'intérêts et son activité inlassable, sa souplesse, sa finesse, sa clarté et son philhellénisme convaincu et désintéressé. La Grèce ne peut pas oublier que c'est Théophile Homolle qui, rentré en France, fonda, en 1907, à Paris la « Ligue pour la défense des droits de l'Hellénisme », qui patronna la lutte de la Grèce pour la libération de ses enfants asservis. L'idée de l'Hellénisme fut en Théophile Homolle vivante, et il a su grouper autour de lui une pléiade vénérable d'éminents savants français, inspirés du même amour pour la Grèce contemporaine. Ce fut une époque où la liberté de pensée et de sentiment ne se voyait entravée d'aucune réserve politique ou autre. La belle époque!

Après Théophile Homolle, qui célébra le cinquantenaire de l'École, c'est Maurice Holleaux qui en assumait la direction. Holleaux était déjà un éminent épigraphiste, élève de Paul Foucart dont il hérita la sagacité et la sûreté de jugement, mais d'un esprit plus large que lui et d'une vaste érudition archéologique qui l'a sauvé de l'exclusivité de son maître. Son esprit d'ordre et de méthode fut d'une utilité extraordinaire pour l'oeuvre de l'École et ses publications. Il conduisit les fouilles de Délos d'une manière admirable et il en a réglé la publication sur un rythme qui lui fait honneur. Il rendit les mêmes services à la fouille de Delphes dont il accéléra la publication en éliminant un petit désordre qui s'y était produit à la suite de la dispersion des forces scientifiques sur plusieurs chantiers de travail. Historien profond et perspicace lui-même, Maurice Holleaux donna un souffle nouveau aux études épigraphiques et historiques sans négliger les recherches archéologiques de l'École. Ses conférences, pleines de finesse et de saveur, de précision et de critique

sévère, servirent de modèle à ses élèves qui en tirèrent le plus grand profit et, en travail commun bien ordonné, rehaussèrent le prestige de l'École davantage encore. Malheureusement sa nomination à la Sorbonne comme professeur d'épigraphie grecque et d'histoire hellénistique a privé l'École de son concours très précieux. Mais en revanche, il a beaucoup fait pour elle à l'Académie des Inscriptions où il a dirigé les publications de l'École et, après la rupture des Académies de Berlin et de Paris, créé le corpus des inscriptions de Délos, série qui couronne dignement l'oeuvre des épigraphistes français sur l'île d'Apollon.

Gustave Fougères, qui succéda à Holleaux, était un archéologue de grand mérite et une physionomie des plus aimables en Grèce. Connu par ses fructueuses recherches sur Mantinée et l'Arcadie orientale et ayant traversé toute la Grèce pour en donner la description détaillée en un volume très utile des Guides bleus, il connaissait à fond le pays et les hommes, et il les chérissait avec un sentiment de philhellénisme sincère et éclairé. Sa conférence, faite à Paris en 1907, dans la série de la ligue pour la défense des droits de l'hellénisme, sur la Grèce pittoresque, est un monument de description poétique et d'interprétation entraînant et enchanté de la nature hellène. Ainsi venait-il en Grèce ayant sa valise pleine de science et de bonté. Mais sa mission ne fut pas des plus faciles, parce que le pays était tourmenté par les dissensions politiques causées par la première guerre mondiale, et il a dû ajouter à sa valise sa diplomatie adroite et discrète pour remplir sa mission très délicate vis-à-vis de son pays et du pays aimé en discorde. Il s'en acquitta avec succès sans heurter la sensibilité surexcitée des deux partis combattants en Grèce.

Les travaux de l'École pendant cette période mouvementée furent naturellement restreints et entravés par la situation.

Après la guerre, victorieusement achevée pour la France, Charles Picard, antérieurement secrétaire général de l'École, assumait la direction, plein de verve et d'action. Sa multiplicité d'intérêts et sa vaste érudition qui dépassait les limites étroites de l'archéologie pure, son esprit critique et, parfois, sceptique devant les combinaisons téméraires de ses élèves, exercèrent une influence bienfaitrice sur leurs travaux.

L'activité de l'École s'étendit en Macédoine à Dion, Philippes et Thasos et en Asie Mineure à Claros et Téos, où des belles et intéressantes découvertes, faites pendant les fouilles conduites avec méthode et persistance, couronnèrent le labeur de l'École, qui, en même temps, continua le travail sur les grands chantiers, Delphes et Délos et ailleurs.

L'activité de l'École après la première guerre mondiale fut favorisée par la longue paix qui la suivit après 1918 pour le reste de l'Europe, et après 1922 pour la Grèce. La « Chronique des fouilles » se réorganisa d'une manière parfaite. Malheureusement le beau cours des travaux de l'École fut assombri, par quelques tristes événements de famille qui n'ont pas causé du chagrin seulement à M. Picard, mais à tous ses amis.

La direction de M. Charles Picard fut suivie par celle de M. Pierre Roussel, un éminent savant en épigraphie grecque et histoire ancienne, qui sut mettre au service de l'École et au profit de ses élèves ses précieuses qualités de savant et d'homme parfait.

Les études épigraphiques et historiques prirent un nouvel élan, les fouilles de l'École se poursuivirent avec une rare assiduité, quoique restreintes au nombre de trois par année à la suite d'une décision à laquelle le gouvernement hellénique fut contraint par le manque de place dans les musées existants et la difficulté d'en construire de nouveaux, ainsi que par manque de personnel archéologique. Je ne crois pas d'ailleurs que ces petites restrictions aient nui aux travaux des écoles archéologiques étrangères en Grèce. L'avidité des découvertes est une sorte d'ivresse scientifique, commune presque à tous les archéologues; la prudence imposera toujours des limites raisonnables pour éviter la dispersion des intérêts et faciliter l'étude approfondie ainsi que la rapidité de la publication, qui est le but de la science.

M. Pierre Roussel suivit ces principes avec une compréhension profonde de vrai savant et développa brillamment l'oeuvre de l'École. Il organisa, d'une manière admirable les conférences de l'École et maintint très haut sa position sociale par des réceptions et des fêtes, dans lesquelles on se félicitait de l'excellent concours ou, plutôt, de l'initiative de son épouse noble et éclairée.

Rentré en France comme professeur d'histoire grecque à la Sorbonne, Pierre Roussel n'a pas eu la bonne fortune d'enseigner longtemps et d'éclairer ses étudiants. Après la mort douloureuse de sa femme, il succomba lui-aussi à un mal qui le tourmenta longtemps. Ses amis hellènes gardent de lui ainsi que de son épouse un profond et touchant souvenir.

Le directeur actuel M. Robert Demangel a la grande chance d'être le directeur du centenaire et de porter dignement le lourd fardeau d'une gloire de cent ans. Sa direction eut, cependant, la malchance d'être frappée par le fléau de la seconde guerre mondiale, qui bouleversa l'oeuvre de l'École à la suite du malheur de notre pays ainsi que du sien. Immobilisé à Athènes, avec quelques membres de l'École, le directeur resta

condamné à l'inertie et goûta tous les biens de l'occupation ennemie, loin de sa famille et privé de toute communication avec son pays. Il s'y résigna patiemment et subit cette épreuve, non exempte de risques, avec dignité et sang-froid, sans perdre sa foi patriotique en l'issue finale. Mais ainsi ayant les ailes coupées l'École ne cessa de travailler et la bibliothèque fut une consolation passablement satisfaisante en cet écroulement imposé. Ceux qui ont passé les mêmes épreuves matérielles et morales sont seuls capables d'en juger les difficultés et les dangers. Ce fut pourtant une situation qui lia davantage l'École au peuple grec, subissant les mêmes souffrances et inspiré des mêmes espoirs! Enfin après quatre longues années d'attente et d'angoisses, la libération de ce pays dévasté éclaira les coeurs et ranima le courage de vivre. L'École française reprit, peu à peu, son activité, mais malheureusement, avec des restrictions et des obstacles rendus inévitables par une nouvelle situation inattendue qui s'était créée dans notre pays, victime de ses croyances séculaires et de ses aspirations légitimes, envié d'une partie du monde pour son courage victorieux et pour son sens de la vraie démocratie. Espérons que ces nuages épais se disperseront vite et que le soleil d'une liberté complète et d'une longue paix ranimera les coeurs pour travailler au bien de l'humanité. L'École française retrouvera alors, elle aussi, sous la conduite éclairée de son savant et vaillant directeur, le chemin glorieux de ses traditions.

L'École, malgré ces petits inconvénients, se présentera aux fêtes de son centenaire le front haut et plein d'orgueil national, portant une grande couronne de laurier dont chaque feuille, ornée d'un nom grec, rappellera la formation de sa gloire archéologique.

Delphes, Délos, Acropole d'Athènes, Tégée, Mantinée, Gortys, Isthmie, Némée, Trézène, Mistra, Iles Ioniennes, Arcadie, Méssénie Achaïe, Corinthie, Argolide, Thespies, Ptoion, Gla, Locride opontienne, Locride ozole, Locride épiconnétique, Etolie, Acarnanie, Epire, Thessalie, Macédoine, Dion, Philippos, Thasos, Mont Athos, Mont Pangée, Thrace et Chersonnèse de Thrace, Constantinople, Samothrace, Imbros, Lemnos, Sporades du nord, Cyclades (Amorgos, Astypalée, Théra, Naxos), Crète, Rhodes, Patmos, Samos, Chios, Lesbos, Asie mineure: Galatie, Paphlagonie, Pont, Bithynie, Mysie, Myrina, Cymé, Lydie, Eolide, Golfe Latmique, Milet, Carie, Lycie, Lagina, Karamanie, Chypre, Syrie, Egypte, Tunisie, Espagne et d'autres noms encore tels sont les sites où fut martelée la renommée de l'École française. Les résultats des fouilles, explorations, voyages et études qui ont apporté un accroissement énorme à l'archéologie classique sont déposés dans son précieux Bulletin de correspondance hel-

lénique et en de nombreuses publications qui composent une grande bibliothèque, indispensable à tout archéologue.

Par la multiplicité de sa mission, l'École française n'a pas fourni seulement des archéologues, mais aussi des historiens, des philologues classiques, des linguistes du néogrec et des numismates à toutes les universités ou autres institutions de recherche scientifique et même des romanciers et des critiques d'art. La byzantinologie française doit sa naissance et son premier essor à l'École d'Athènes. La liste des noms qui représentent toutes ces branches scientifiques en France est composée, presque entièrement, d'Athéniens. Si nous nous sommes bornés à analyser, très sommairement d'ailleurs, l'activité des directeurs c'est parce que ces éponymes de l'École ont évidemment tranché ses destinées et forment pour ainsi dire, la constante de l'oeuvre de chaque période.

M Georges Radet nous a donné une excellente analyse des premiers cinquante ans de l'École, richement documentée et développée avec une combinaison admirable de conscience historique et d'élégance. La seconde pentécontétie n'attendra pas trop, espérons-le, pour trouver son historien, digne du premier et qui offrira au monde savant un ouvrage d'ensemble sur les cent ans de cette glorieuse institution française.

L'Académie d'Athènes a attribué à l'École française sa médaille d'or en signe d'appréciation profonde de son oeuvre centenaire, n'ayant fait, à cet égard, aucune distinction entre les institutions grecques identiques et une fondation étrangère, parcequ'elle l'a considérée comme une institution académique qui, par sa mission et ses réalisations scientifiques de haute valeur pour l'histoire de notre pays, ne saurait être séparée des institutions helléniques et privée de la reconnaissance de la compagnie scientifique de la Grèce.

L'Académie d'Athènes a, en outre, nommé, à cette occasion, M. Charles Picard et M. Pierre Jouguet, associés étrangers, et M. Robert Demangel et M. Charles Dugas, membres correspondants, pour honorer collectivement les anciens membres de l'École et son éponyme actuel en raison des services rendus par eux à la science.

Que l'École y trouve une récompense de l'oeuvre accomplie et un stimulant pour son avenir que nous lui souhaitons aussi glorieux que son passé!

Athènes

GEORGES P. OIKONOMOS

Extrait de *L'Hellénisme Contemporain*
2ème Serie Fasc. 4, juillet août 1947

100N.157.02.001. OF NB

Boğaziçi Üniversitesi

Arşiv ve Dokümantasyon Merkezi

Kişisel Arşivlerde İstanbul'da Bilim, Kültür ve Eğitim Tarihi

Aziz Ogan Koleksiyonu



OGNIST0200108